Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

72-73 | 1998

Nationaux, étrangers ? Logiques d'état et enjeux quotidiens

Comment peut-on être africaines en France ?

How to Be an African Woman in France?

Catherine Quiminal

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/2698>

DOI : 10.4000/jda.2698

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1998

Pagination : 49-61

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Catherine Quiminal, « Comment peut-on être africaines en France ? », *Journal des anthropologues* [En ligne], 72-73 | 1998, mis en ligne le 07 mai 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/2698> ; DOI : 10.4000/jda.2698

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Journal des anthropologues

Comment peut-on être africaines en France ?

How to Be an African Woman in France?

Catherine Quiminal

« La question, dit Alice, est de savoir si vous avez le pouvoir de faire que les mots signifient autre chose que ce qu'ils veulent dire. La question, riposta Humpty Dumpty, est de savoir qui sera le maître... un point c'est tout »¹

- 1 Durant les années 1980 sont nées en France de nombreuses associations regroupant des femmes venues d'Afrique : Béninoises, Maliennes ou Sénégalaises, d'origine rurale ou citadine, jeunes et moins jeunes, épouses et mères, célibataires ou divorcées, au-delà de leur diversité elles n'en n'ont pas moins éprouvé le besoin de se retrouver dans des associations qu'elles ont dénommées, de manière récurrente et troublante, association des femmes africaines de Poissy, des Ulis, du Val d'Oise...
- 2 Cette appellation qui met en rapport une catégorie de sexe et deux catégories territoriales mérite réflexion.
- 3 J'entends ici interroger le contenu que les femmes, leaders ou utilisatrices, donnent selon les situations et les relations sociales qu'elles instaurent à ces catégories fort intelligemment articulées entre elles.
- 4 Les Africaines existeraient-elles autrement que dans nos têtes et qui plus est ici en France ?
- 5 Dans quelle mesure la situation de migrante donne-t-elle corps à cette africanité d'abord imposée puis revendiquée ? Et s'il est vrai que la désignation joue un rôle fondamental dans la constitution de l'identité des groupes sociaux, en quoi celle-là précisément permet-elle la confrontation, le face à face, avec le reste de la société, les hommes africains, les Français et les Françaises, les institutions du pays d'accueil ?

Conditions d'émergence d'une triple référence : femmes, africaines, de...

- 6 Trois éléments peuvent être pris en compte afin d'expliquer la floraison d'associations de femmes africaines dans les années 1980 (plus de 50 en Région parisienne) : le changement dans la composition du flux migratoire en provenance de l'Afrique subsaharienne, la nature de la rupture que la migration occasionne pour les femmes et le projet qu'elles s'en font, les conditions d'accueil tant matérielles que symboliques qui leur sont réservées.
- 7 Dans les années 1960 la migration en provenance de l'Afrique subsaharienne était principalement masculine, d'origine rurale et plus particulièrement de la région du fleuve Sénégal (Mali, Mauritanie, Sénégal). Les principales modalités d'insertion auxquelles les hommes avaient recours reposaient sur les réseaux communautaires et sur le travail. Venus en célibataires, les hommes ne pensaient pas demeurer longtemps en France.
- 8 La diversification des pays d'exode², le regroupement familial, l'arrivée en nombre significatif de citadines relativement qualifiées, vont avoir des effets sur le positionnement des femmes quant aux rapports qu'elles sont tenues d'entretenir ou qu'elles veulent entretenir tant avec leur pays de départ qu'avec celui où elles s'installent. Le fait le plus remarquable est l'accroissement du nombre de femmes. En 1968 elles n'étaient que 4 712 toutes nationalités confondues (les plus nombreuses étaient alors les Camerounaises qui étaient 984). Elles sont 73 000 en 1990. C'est une population jeune : 25 % sont âgées de moins de 25 ans, 33 % ont de 25 à 34 ans. Cette évolution démographique tient pour une part importante au fait que les migrants ont fait venir leurs femmes mais aussi que des citadines émigrent de manière autonome. La population féminine africaine est loin d'être homogène. Les femmes qui la composent proviennent de milieux sociaux hétérogènes. Elles se distinguent par les zones d'origine, les motivations de leur départ, les structures familiales dont elles sont issues, leur formation, leur religion, diversité liée aux changements sociaux qui affectent les sociétés africaines.
- 9 Rurales ou citadines, elles quittent une situation largement dégradée. Pour les premières, la migration antérieure des hommes a créé quelques désordres dans les familles. Les femmes en sont les principales victimes : accroissement des tâches qui leur incombent, dépendance accrue par rapport à la famille de leur mari, baisse de leurs activités rémunératrices, extrême misère affective et sexuelle. Les secondes quittent des villes surpeuplées, qui ne leur offrent aucun emploi en rapport avec les efforts de formation auxquels elles ont consenti. Dans la plupart des grandes villes africaines le chômage est très élevé, aggravé pour les femmes par de fortes discriminations sexuelles à l'embauche. Certaines sont des réfugiées politiques, d'autres fuient une situation dans laquelle leurs choix de vie sont fortement contestés : divorce, refus d'un second mariage, grossesse hors mariage ou tout simplement célibat. Néanmoins pour les premières comme pour les secondes le départ signifie rupture avec le système d'affiliation et de solidarités en vigueur dans leur société. En France elles doivent inventer le lien social, le sens qu'elles peuvent donner à leurs relations aux autres en tant qu'étrangères. Rude confrontation entre les catégories reçues et le contexte perçu, selon une expression de Sahlins (1985), dans cette période de crise où la société française est peu ouverte à la présence de l'autre. Le choc est d'autant plus fort que toutes viennent dans l'espoir de valoriser leur

migration au moins sur un plan économique. La France est un pays riche où tout migrant imagine pouvoir avoir accès à l'argent, sinon partager le bien-être des autochtones.

- 10 Les femmes sont souvent sans-papier soit en raison des restrictions faites au regroupement familial – les époux ne peuvent faire preuve d'un logement ou d'un salaire suffisant – soit parce qu'elles ont décidé de rester une fois leurs études terminées. Entrées légalement en France en tant que touristes ou étudiantes elles se retrouvent dans l'illégalité : sortir, se montrer, chercher du travail devient source d'angoisse.
- 11 Dans leur majorité les femmes africaines se répartissent entre la région Île-de-France (70 %)³ et la Haute-Normandie (Rouen, Le Havre). Leur concentration dans un petit nombre de villes et dans un même quartier accroît leur visibilité et par voie de conséquence les discriminations dont elles sont l'objet. En matière de logement elles sont reléguées dans les quartiers périphériques, difficiles d'accès, où sévissent surpeuplement, insalubrité et concentration spatiale élevée. Selon une première analyse de l'enquête MGIS⁴ faite par P. Simon, 91 % des originaires (hommes et femmes) de l'Afrique noire considèrent que les propriétaires établissent une sélection selon l'origine des locataires, 35 % disent avoir subi une expérience directe de discrimination pour trouver un logement. La vie n'est guère meilleure en ce qui concerne l'emploi. 45 % des femmes africaines sont au chômage.

« Toutes les Africaines qui viennent en France sont déçues, je ne dis pas les hommes, mais quand une Africaine se présente pour un travail, ils disent qu'il n'y en a pas pour vous, même s'ils ont fait la demande à l'ANPE » (jeune femme malienne – 25 ans en 1994 – immigrée).

« On est enfermée dans une maison, on ne fait plus partie des gens, c'est pas simplement qu'on n'a pas fait d'études, pour nettoyer un supermarché on n'en a pas vraiment besoin, quand ils trouvent personne ils nous prennent. Un jour il y en a un qui m'a dit parce que je ne savais pas écrire, vous savez qu'un aspirateur ça se branche parce qu'une de vos sœurs elle s'en servait comme d'un balai, c'est normal dans la brousse en Afrique il n'y a pas d'électricité ! » (Sénégalaise – 38 ans en 1992).

- 12 Que ce soit en matière de logement, de travail, de scolarité de leurs enfants, de santé, les femmes sont dès leur arrivée en France renvoyées à leur « africanité ».
- 13 Le contenu de cette dernière n'a guère changé depuis l'époque coloniale. La misère, la guerre et le sous-développement accompagnent désormais les stéréotypes coloniaux. Cette appellation globalisante, au même titre que les Arabes ou les Juifs, indique la distance qui les séparent des Occidentales. Cette homogénéisation n'a de sens qu'à partir des différences négatives qu'elle inclut : les Africaines sont – dit-on – primitives, victimes de traditions archaïques (polygamie, excision), dépendantes des hommes, trop fécondes, analphabètes, plus proches de la sorcellerie et de la magie que de la rationalité. Certains les trouvent belles et toujours souriantes. Ces stéréotypes souvent accolés à la couleur de la peau ne sont pas l'apanage des seuls médias.
- 14 Ainsi, une institutrice, par ailleurs soucieuse d'avoir de bons rapports avec « les mamans africaines », leur demande-t-elle publiquement :

« Pourquoi, vous qui avez l'habitude de la palabre sous les baobabs, vous n'arrivez pas à interdire à vos enfants de regarder la télévision jusqu'à tard le soir ? Vous qui, dans vos villages, suivez les rythmes de la nature vous pouvez comprendre l'importance de dormir... ».
- 15 Tobie Nathan, un professeur de psychologie clinique et pathologique :

« Rappelons que dans la plupart des sociétés traditionnelles les enfants pratiquent une sexualité complète (coït compris) à partir de l'âge de six ou sept ans... dans les villages en l'absence de l'école, les enfants exercent leurs capacités intellectuelles et leur épistémophilie

naturelle à approfondir et à expérimenter leurs connaissances sexuelles » (Nathan, 1993 : 114).

16 M. Tribalat chercheuse à l'INED⁵ :

« Ainsi en dépit d'une pratique de la polygamie généralisée en Afrique noire occidentale, son extension en France ne concerne pas l'ensemble des populations qui en sont originaires, mais paraît circonscrite au groupe ethnique mandé qui représente un peu moins du quart de la population noire africaine. Il s'agit d'une immigration de main-d'œuvre "très rurale" » (Tribalat, 1995 : 57 – c'est moi qui souligne).

- 17 Certaines femmes sont anéanties par ce point de vue dominant, d'autres se réfugient derrière des frontières culturelles plus infranchissables qu'elles ne l'étaient dans leur pays : famille, coutumes, religion seront convoquées comme autant de remparts contre les difficultés d'exister en pays étranger. Enfin de plus en plus nombreuses sont celles qui, en se regroupant, cherchent les médiations nécessaires pour faire face à cette situation d'exil, négocier des espaces de reconnaissance voire d'autonomie.
- 18 La dénomination de leurs associations : « association des femmes africaines de... » est quasiment programmatique. La mise en évidence sur la scène publique d'une appartenance trois fois minoritaire est en elle-même contestataire. Il s'agit de montrer l'existence d'un groupe triplement discriminé, en tant que femmes, en tant qu'Africaines en tant que reléguées dans des quartiers défavorisés, voire à haut risque. Mais il s'agit aussi d'une reprise d'initiative, d'un refus de se laisser enfermer dans cette catégorie dévalorisée, d'en changer la matérialité et les représentations, et ce faisant, de changer l'image que les femmes africaines ont d'elles-mêmes.
- 19 C'est le rapport entre ces trois appartenances, le jeu des relations qu'il ouvre, qui sont porteurs de dynamiques inédites. Ces appartenances ne prennent toute leur efficacité que dans leur juxtaposition. Cependant, pour la clarté de l'analyse, il n'est pas sans intérêt de s'arrêter sur chacune d'entre elles.
- 20 Ce sont « des femmes » qui s'associent pour des raisons très simples et concrètes. Elles ont en commun l'ensemble des souffrances, des problèmes que pose leur insertion dans l'espace urbain : voisinage, scolarité des enfants, santé, logement... Les hommes, jusqu'à aujourd'hui et pour de multiples raisons : au plus bas de la hiérarchie dans le travail, non-citoyens, les hommes se définissent plus volontiers au regard de leur société d'origine. Ils militent dans des partis politiques, participent à des initiatives de développement, se soucient peu de leur marginalité urbaine ou de celle de leur famille. Par ailleurs le nouvel environnement exige un nouveau vécu dont il est difficile de discuter avec les maris. Bref, faute de réponse appropriée de la part des hommes, ces problèmes deviennent des problèmes de femmes.
- 21 « Africaines » est une référence peu contraignante. Elle désigne de manière réactive la couleur noire certes, mais aussi un continent entier dont on est originaire ; elle définit une minorité en France qui existe massivement ailleurs sur le plan géographique historique et politique. Référence historico-géographique assez vaste pour que les différences soient évidemment reconnues mais ne soient pas considérées comme motif de stigmatisation. A cet égard la composition cosmopolite et laïque de ces associations est remarquable. Les différences nationales, religieuses ou ethniques sont considérées comme secondaires au regard du processus identitaire collectif qui se construit. Les frontières les plus larges semblent nécessaires pour entrevoir un changement dans le rapport des forces en présence. Ceci ne signifie pas que ces différences soient ignorées, mais indique bien plutôt la manière dont elles seront traitées. Le fait, par exemple que la

majorité des femmes soient musulmanes joue un rôle dans les associations. Il peut même être au coeur de leurs préoccupations mais en aucun cas il n'est discriminant. « Africaines » indique ici une volonté de mettre en oeuvre certaines complicités, certaines solidarités ignorées de la société d'accueil mais supposées avoir cours en Afrique.

- 22 Plus avant si l'on interroge la composition des associations on se rend compte qu'« Africaines » désigne toutes les femmes en France pour qui la couleur de la peau n'est pas une raison d'assignation à des places dominées.
- 23 Certaines femmes blanches sont baptisées Africaines avec un certain humour non exempt il est vrai de visées séductrices et instrumentales. Plus rarement ces associations rallient des femmes maghrébines⁶.
- 24 La référence à la ville de résidence marque à la fois les limites des revendications dont les femmes entendent traiter, leur appartenance territoriale actuelle, leur légitimité et leur volonté d'être reconnues par les institutions locales comme faisant partie à part entière de la cité. C'est pourquoi l'obtention d'un local octroyé par exemple est pour elles d'une grande importance.
- 25 Précisons enfin que la préposition « des » dans l'expression association des... marque une volonté de réunir toutes les femmes africaines et donc de s'assurer le monopole de la représentation quelles que soient les nationalités, mais aussi qu'il y a là une volonté de dépasser l'acceptation des différences qu'elles attribuent volontiers à l'origine ethnique : « les Bambara sont accapareuses, les Soninké crachent dans la rue... ».
- 26 Les Africaines se présentent positivement et avant tout solidaires. Pratiques originaires d'Afrique ? Pratiques rendues nécessaires afin de pouvoir se situer dans la ville, dans la famille au-delà des frontières imposées ? La solidarité organise le contenu donné à cette entité « femmes africaines » comme c'est souvent le cas au sein des groupes minoritaires. Elle en est le principal substrat. Pour lui donner plus de poids on l'enracine dans une culture autre. Les rapports entre femmes en Afrique sont des rapports de solidarité et de complicité en opposition aux rapports sociaux qui ont cours dans la société d'accueil où prédomine individualisme, égoïsme...

Classement et transactions dans la vie quotidienne

- 27 La question est maintenant d'examiner si ce type de revendication identitaire possède une efficacité propre et laquelle.
- 28 Au delà de l'amélioration des conditions matérielles de chaque femme, ce qui déjà n'est pas négligeable, ce sont de nombreuses relations aux autres qui sont transformées par les activités associatives. Il faut préciser que ces associations ne relèvent pas d'un projet politique unifié. Dans de nombreux cas elles sont créées à la demande de femmes nouvellement débarquées en France, immergées dans la situation décrite plus haut. Elles s'adressent à des femmes plus aguerries du fait de l'ancienneté de leur présence en France, de leur expérience de militante ou plus simplement de la vie en ville. Cette demande rencontre celle des institutions qui, toutes républicaines qu'elles soient, savent au moins localement qu'il n'est pas inutile de contrôler les communautés étrangères par le truchement de leurs associations, ou encore selon une vision plus généreuse, que l'intégration passe aussi par la connaissance de l'autre et la possibilité qui lui est donnée de s'exprimer.

La construction d'une nouvelle image

- 29 Aussi n'est-il pas étonnant que les activités de chaque association soient très variées. Elles concernent la transmission des codes qu'il faut connaître pour se repérer à minima, les modalités d'accès aux aides diverses, l'accès au logement, les rapports avec les institutions scolaires, sanitaires, les conflits familiaux, l'écoute et l'échange entre femmes. Ces activités sont ponctuées d'événements collectifs à caractère public : des « journées des femmes africaines ». Ces réunions⁷ sont toujours le résultat d'un long travail de préparation qui dénote une bonne connaissance de la société française et de la situation des Africaines : discussion entre les femmes pour choisir un lieu, un thème, des intervenant ; nombreux entretiens avec les intervenants, négociation avec les autorités locales afin d'obtenir une salle officielle dans une mairie, une bourse du travail ou une maison de la culture. Toutes choses qui témoignent de la complexité des relations sociales que les femmes, en tant qu'Africaines, sont capables d'instaurer.
- 30 Le public, environ cent personnes, quel que soit le thème retenu, est composé en majorité de femmes africaines. En raison de la concentration communautaire, selon la ville, telle ou telle communauté sera prépondérante. La présence d'hommes africains, époux ou leaders d'associations villageoises, est de règle : contrôle du discours féminin mais aussi reconnaissance d'une autorité qui se dessine. Les hommes sont « des travailleurs immigrés » alors que les femmes appartiennent, à l'image des associations, à des catégories sociales différenciées. Des Françaises désireuses de mieux connaître les Africaines avec lesquelles elles sont en rapport professionnellement sont présentes ; selon le thème, ce sont des enseignantes, des infirmières, des assistantes sociales, des médecins, des responsables d'ONG.
- 31 Les intervenants sont choisis en fonction de plusieurs critères : leur compétence, leur capacité à se faire entendre des femmes et à les entendre, la condition primordiale étant qu'ils soient connus pour n'être pas racistes. Le choix peut s'avérer erroné, il est toujours le fruit d'une longue observation de leur pratique en tant que spécialistes et de rencontres préalables. Des officiels sont toujours invités, seuls des responsables locaux honorent ces initiatives de leur présence.
- 32 Ces réunions sont convoquées au nom des femmes africaines : « journée des femmes africaines pour l'insertion », « les femmes africaines : maladies sexuellement transmissibles et contraception », « les femmes africaines face à la scolarité de leurs enfants », « la formation et l'accès à l'emploi pour les femmes africaines »...
- 33 Le fait qu'il s'agisse de réunions convoquées à l'initiative des associations de femmes africaines sélectionne les participants.
- 34 Dans leur rapport avec les Africaines, l'enjeu est en premier lieu de montrer aux femmes présentes qu'il existe un point de vue partagé par des femmes africaines sur un certain nombre de pratiques et de représentations qui constituent leur vie quotidienne en migration ; que ce point de vue peut être défendu publiquement. Le recours savamment orchestré à une multiplicité d'intervenants faisant autorité, capables d'intervenir sur des registres différents à propos d'un même sujet : un imam, un médecin, une femme leader d'association, tous soucieux en définitive de dégager des espaces d'autonomie pour les Africaines, est d'une grande habileté « politique ». Il tempère la propension des époux à taxer d'occidentales toutes les revendications des femmes qui ne leur conviennent pas.

Cet argument récurrent dans la bouche des hommes culpabilise les femmes qui craignent de devenir des traîtres à leur communauté. Ce sentiment est d'autant plus fort que de nombreuses activités économiques des femmes ne trouvent à se déployer qu'au sein de cette dernière. La présence dans la salle d'un nombre important de femmes ayant revêtu pour la circonstance leurs vêtements les plus « africains » et exprimant d'abondance leurs soucis et leurs aspirations, témoigne elle aussi qu'il s'agit bel et bien d'Africaines.

- 35 Aux yeux des populations locales le thème annoncé, l'obtention d'une salle officielle, la publicité faite à leur journée sanctionnent le dynamisme des africaines et leur inscription dans la cité.
- 36 Enfin ces réunions traduisent la multiplicité et la diversité des liens que les femmes des associations tissent entre elles et avec des étrangers, les autochtones en l'occurrence, de toutes les catégories sociales. Cette insertion est inattendue parce qu'elle défie les barrières sociales, et raciales, des femmes analphabètes ayant des relations d'échange réel avec des professeurs de médecine, des avocats, des imams. Ce résultat patent traduit le dynamisme de ces associations cosmopolites où convergent les intérêts différents des femmes africaines de formation et de milieux sociaux différents et les relations de réciprocité entre les associations qui ne sont pas jalouses de leur capital social⁸.
- 37 Les femmes se retrouvent, s'expriment entre elles publiquement. Elles sont ensemble, entre Africaines à la recherche de nouvelles normes grâce auxquelles leur appartenance à deux mondes constitue désormais leur monde. Elles réagissent contre le bricolage privé, source de violences extrêmes et d'insuccès tant pratiques que symboliques.
- 38 Peu à peu une autorité de ces groupes de femmes ainsi constitués s'affirme en faisant courir quelques « risques empiriques » aux catégories culturelles élaborées précédemment sous d'autres cieux. Africaines, puisqu'on le dit, elles n'hésitent pas à ancrer leur nouvelle identité dans une histoire revisitée des Africaines, encore balbutiante il est vrai. Le colonialisme, passé commun, est souvent rappelé. Certaines politiques culturelles considérées comme répandues en Afrique sont mises en avant : manière de se nourrir, de se vêtir, de contrôler les naissances :
« La contraception c'est très vieux. Les Européens l'ont développée pour toutes les femmes, mais ça date de 400 000 ans avant notre ère. Les Egyptiens, les Africains, fondateurs de la civilisation, utilisaient des plantes. Toutes les Africaines ont des méthodes, pourquoi ne pas utiliser les méthodes scientifiques ? » (Une femme africaine d'origine rurale arrivée en France sans avoir suivi aucune scolarité et qui est aujourd'hui présidente d'une association).
- 39 Ainsi les associations des femmes africaines de... sont des lieux où se façonne une identité « africaine » nouvelle dans son aspect relationnel et de rupture avec le milieu d'accueil. Elles indiquent des modalités possibles des rapports avec le reste de la société. Elles traduisent à la fois un ensemble de discriminations et un double mouvement : une tentative d'appropriation et de réinterprétation d'elles-mêmes et des autres afin de changer les regards portés sur elles qui ne leur conviennent plus : celui des hommes, celui des autochtones, mais aussi le leur. Elles étalent différentes appartenances comme autant de paliers et de cadres de constitution de liens sociaux. Femmes africaines de... autant d'arguments mobilisés pour défendre des intérêts eux aussi sociaux.

BIBLIOGRAPHIE

- DIOUF B., FALL B., QUIMINAL C., TIMERA M., 1995. *Mobilisation associative et dynamiques d'intégration des femmes d'Afrique subsaharienne en France*. Étude réalisée pour la direction de la Population et des Migrations. Paris.
- NATHAN T., 1993. Fier de n'avoir ni pays, ni amis, quelle sottise c'était. La Pensée Sauvage.
- QUIMINAL C., 1997. « Médiations en tout genre », *Hommes et migrations*, 1208, juillet-août : 24-29.
- SAHLINS M., 1985. *Des îles dans l'histoire*. Paris, Gallimard, le Seuil.
- TRIBALAT M., 1995. *Faire France*. Paris, La Découverte.

NOTES

1. Cf. Lewis Carroll, 1979. *Tout Alice*. Paris, Flammarion : 281.
 2. Cameroun, Côte-d'Ivoire, Ghana, Bénin, Togo, Congo, Zaïre.
 3. Ce pourcentage établi par le ministère de l'Éducation nationale est celui de la population féminine tout âge confondu.
 4. Enquête : *Mobilité géographique et insertion sociale*, réalisée en 1992 par l'INED.
 5. INED : Institut national d'études démographiques.
 6. Il s'agit d'associations centrées sur la formation et la recherche ou la création d'emploi.
 7. Pour une analyse détaillée d'une de ces réunions cf. Quiminal, 1997.
 8. Sur la nature de ces divers intérêts, cf. Diouf, Fall, Quiminal & Timera, 1995.
-

RÉSUMÉS

Catégorie globalisante, enracinée dans l'imaginaire colonial, elle est d'abord le produit d'un discours des dominés et dominants. Elle est également assortie de pratiques de stigmatisation qui dessinent pour bien des femmes sénégalaises, maliennes ou ivoiriennes des situations de relégation.

Par ailleurs, au nom de cette appartenance aux contours flous, donc permissifs, de nombreuses associations de « femmes africaines » ont vu le jour dans les années 1980. Ces associations sont des lieux où se définissent collectivement de nouvelles identités appropriées au nouveau contexte.

Cet article met en regard des frontières imposées et des tentatives de les subvertir par une redéfinition des liens sociaux qu'induit cette désignation en situation migratoire.

What does the concept of « African woman » in France truly signify? Is it a globalizing category, rooted in colonialist imagination or is it a result of the debate between the dominating and the dominated and does it go along the the practices which stigmatize many women from Mali,

Senegal and the Ivory Coast... trapped in a situation of exile? Numerous « African Women » associations were set up in the 1980's in the name of this contourless and thus permissive membership. These associations regrouped new collective identities. This article examines the then imposed restrictions and subsequent attempts to change them by redefining socialties.

AUTEUR

CATHERINE QUIMINAL

Paris VII – URMIS/CEA